

Henri Beyle, dit Stendhal (1783-1842)

Enfance et adolescence

De son enfance solitaire et studieuse, **Henri Beyle** ne conservera plus tard que le souvenir d'une odieuse « tyrannie », exercée par son père et son précepteur, tempérée par quelques affections : pour sa mère (dont la mort, lorsqu'il a sept ans, l'éprouve cruellement), pour son grand-père qui l'initie à l'esprit de liberté hérité des « philosophes » et qui se répand alors dans la tourmente révolutionnaire. Révolté, ne supportant plus l'atmosphère religieuse et bien-pensante qui règne dans sa famille, il trouve dans l'étude des mathématiques (à l'École Centrale de Grenoble) le refuge d'une pensée ferme et logique.

A la recherche d'une carrière

1799 : arrivant à Paris pour se présenter à Polytechnique, il y renonce, et s'engage dans l'armée d'Italie. Parvenu à Milan à la suite du Premier Consul (1800), il découvre avec ravissement l'Italie, la musique, et l'amour, qui resteront toujours pour lui les composantes indissociables du bonheur. De retour à Paris, il s'offre à toutes les ambitions (notamment commerciales et littéraires) et trouve finalement sa place dans l'administration, grâce à l'appui de son cousin Pierre Daru, Intendant, puis auditeur au Conseil d'État. Il partage sa vie (de 1805 à 1814) entre des missions à l'étranger, sur les pas de Napoléon (Iéna, Vienne, Moscou, Saxe), et de longs séjours à Paris, où une certaine réussite sociale ne parvient pas à dissiper son ennui.

« L'Italien »

1814 : la Restauration met un terme à sa « carrière ». Privé de ressources, il retourne à Milan, où, jusqu'en 1821, il s'adonne à toutes ses passions, rencontrant notamment Métilde Dembowska, la femme qui comptera le plus dans sa vie. Mais ses liens avec les milieux libéraux italiens le rendent suspect à la police autrichienne, et il doit revenir à Paris, où, entre des voyages en Italie et en Angleterre, il fréquentera de nombreux salons libéraux et romantiques, sans être vraiment admis par aucun d'eux.

Gêné par l'insuffisance de ses ressources, qui ne lui permettent pas de vivre en « homme de lettres » indépendant, il accepte, en 1830, un poste de consul à Trieste, puis à Civita-Vecchia, où il traînera désormais un ennui aggravé par la maladie. Pour se délasser, il se plonge dans les bibliothèques italiennes, ou voyage, notamment dans le Midi de la France et à Paris.

C'est au cours d'un de ces voyages qu'il trouve la mort, à la suite d'une attaque d'apoplexie.



Stendhal en Italie, dessin de J.B. Wicar, Rome, Museo Napoleonico.

1801	Début de la rédaction du <i>Journal</i> (1801-1817)	1834	Début de la rédaction de <i>Lucien Leuwen</i> et des <i>Souvenirs d'égotisme</i>
1817	<i>Rome, Naples et Florence</i>	1834	
1822	<i>De l'Amour</i>	à	<i>Vie de Henry Brulard</i>
1823		1836	
à	<i>Racine et Shakespeare</i>	1838	<i>Mémoires d'un touriste</i>
1825		1839	<i>La Chartreuse de Parme</i>
1827	<i>Armance</i> , premier roman		<i>Chroniques italiennes</i>
1829	<i>Promenades dans Rome</i>		Début de la rédaction de <i>Lamriel</i> , roman inachevé
1830	<i>Le Rouge et le Noir</i>		

Un réalisme bien tempéré

1. En marge du romantisme

« Je mets un billet de loterie dont le gros lot se résume à ceci : être lu en 1935 », écrivit un jour **STENDHAL**.

Et pourtant Henri Beyle, passionné, sensible, ambitieux, poète même, n'avait-il pas tout pour rencontrer pleinement ce siècle qu'il ne fit que côtoyer ? Son goût prononcé pour l'autobiographie, son perpétuel souci de se questionner, son désir de « parvenir » à force de volonté et d'énergie, sa facilité à aimer et à jouir jusqu'à l'extase de tout ce qui peut flatter l'esprit ou les sens, tout cela le prédisposait apparemment à être, plus que d'autres, le type même de l'individu romantique. Il le fut d'ailleurs peut-être un instant, dans les années 1823-25, quand sa passion pour le théâtre le conduisit à s'engager aux côtés de Hugo dans la grande bataille contre la dramaturgie classique et ses contraintes.

Mais si Stendhal eut certains traits du caractère romantique, il n'en eut jamais la spontanéité, encore moins la naïveté. Passionné par les travaux des idéologues, qui démontrent, comme Cabanis ou Destutt de Tracy, l'influence de la physiologie sur le comportement psychique et accordent une grande importance à l'observation et à l'analyse de l'individu, il fut, à la manière des Philosophes du XVIII^e siècle, **un homme d'interrogation et de jugement**. A cet égard son second ouvrage important, *De l'Amour*, le situe bien vis-à-vis du phénomène romantique. Ce traité, qui se dit « une description détaillée et minutieuse » de la passion romantique, n'est précisément plus le fait d'un romantisme vécu, mais bien l'aveu d'un romantisme analysé, critiqué et, pour tout dire, « surmonté ».

2. De l'autobiographie manquée au roman

L'entreprise autobiographique plusieurs fois renouvelée de Stendhal est à situer dans cette perspective. Fasciné par Rousseau, mais soucieux d'éviter à la fois l'auto-justification de l'auteur des *Confessions* et la complaisance, à ses yeux ampoulée, du Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*, le narrateur du *Journal*, des *Souvenirs d'égotisme* et de la *Vie de Henry Brulard* se livre au récit autobiographique avec **un détachement teinté d'ironie et une lucidité amusée**, comme si l'observation portait non sur lui-même mais sur un personnage dont il connaîtrait tous les recoins.

C'est tout naturellement que se fait chez lui la « navette » entre autobiographie et roman. Non le roman intimiste à la première personne, comme chez Chateaubriand ou Benjamin Constant, mais bien une fiction à la troisième personne qui, loin d'être un renoncement à l'autobiographie, en sera la réalisation la plus parfaite. Au centre de la narration, irradiant toute l'œuvre de sa présence diffuse, **le Moi** peut ainsi vivre toutes ses potentialités, se décrire lui-même sous les masques les plus divers sans compromettre son authenticité.

3. Un « roman miroir » du monde et du Moi

« Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. » Cette citation du *Rouge et le Noir* donne la première mesure du réalisme d'un Stendhal, qui, dans son souci de prendre ses distances avec la confession autobiographique, se serait fixé pour point de départ l'évocation du réel brut, extérieur : le fait divers de l'affaire Berthet (pour *Le Rouge et le Noir*) ou une anecdote historique (pour les *Chroniques italiennes*). Tout le reste de son œuvre romanesque constitue **une véritable fresque historique et sociale de son temps**. *Armance* est sous-titré « Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827 » ; *Lucien Leuwen* décrit la société de la Monarchie de Juillet, en détail les mœurs politiques et économiques. Quant à *La Chartreuse de Parme*, en dépit de son dépaysement géographique, elle dénonce les manigances d'un despotisme policier, médiocre et mesquin, dont Stendhal eut à connaître les « vraies » réalités.

Cela dit, et en dépit de l'exergue du *Rouge et le Noir*, emprunté à Danton (« la vérité, l'âpre vérité ! »), l'évocation réaliste d'un monde à peu de chose à voir chez Stendhal avec cette sorte d'exhaustivité descriptive que nous trouvions dans *La Comédie humaine*. L'objectivité, au sens strict du terme, est sans cesse par lui contestée, offusquée. Alors même que son récit, nourri de ces fameux « petits faits vrais », paraît d'une étonnante minutie, il peut s'ouvrir brutalement au discours « subjectif » de son auteur, véritable **intrus critique** dans le livre.

4. Julien, Fabrice et Henri

A eux seuls Julien Sorel et Fabrice del Dongo nous offrent d'ailleurs le diptyque romanesque du Moi de Henri Beyle. Julien est le Stendhal mal à l'aise dans l'histoire, acharné dans sa « chasse au bonheur », calculateur et hypocrite s'il le faut, tant est fort son désir de « parvenir » sur la voie du « rouge » ou du « noir ». Fabrice, au contraire, nous donne à lire un Stendhal de l'euphorie et de la jouissance, moins en quête du bonheur que des moyens d'en épuiser tous les charmes, y compris dans les moments où il paraît le plus lointain : la guerre ou la prison.

Mais l'un et l'autre se ressemblent dans leurs préoccupations et leur destin : même oscillation entre l'Eglise et l'armée, entre la femme mûre et la jeune fille, entre le calcul et l'innocence ; même conflit, surtout, entre une société « médiocre » et des âmes « élevées » qu'elle cherche à briser. L'un et l'autre se ressemblent encore dans leur réponse à ce conflit : **une même passion de la protestation** — énergique ou souriante — contre cette « bassesse » du monde. Et quand ils s'exaltent ainsi jusqu'à la colère ou l'extase, est-ce Henri Beyle qui leur prête toute son énergie d'homme ou bien eux-mêmes qui achèvent de le constituer en « poète » de son destin d'écrivain ?